



Michel LEGROS

Vers une société plus égalitaire, tolérante, ouverte, éthique. Ce moteur de vie a engagé Jean-Yves Laffineur sur les terrains du social, de l'économie et de l'écotourisme. Et est au coeur d'*Esperanzah* !, le festival des musiques du monde qu'il a créé à l'abbaye de Floreffe et qui célèbre cette année son dix-septième anniversaire.

Jean-Yves LAFFINEUR

« JE RÊVE DE TRANSFORMER LA SOCIÉTÉ PAR LA MUSIQUE »

— **Vous êtes connu comme le fondateur du festival Esperanzah ! Mais celui-ci n'a pas toujours été au centre de vos activités...**

— Avant, je travaillais dans le social. J'ai une formation de psychologue, augmentée d'une licence en sciences économiques. J'ai été biberonné au social et à l'alternatif. Mon père, qui « tapait toujours sur les bourgeois », était abonné au journal *La Cité* que j'ai eu en mains dès ma tendre jeunesse et que j'ai lu jusqu'à son tout dernier numéro. J'ai donc toujours souhaité un changement de société et un monde d'économie sociale.

— **Comment cela a-t-il marqué votre vie ?**

— Tout d'abord, en dirigeant, à Ciney, une entreprise de formation par le travail permettant à des jeunes en décrochage profond de se former à différents métiers. Dénommée Espaces, cette entreprise offrait des ouvertures vers le bâtiment, le bûcheronnage, le petit élevage. Soutenu par des formateurs de métier, l'apprentissage se déroulait sur des chantiers réels, chez des particuliers, dans des administrations ou des entreprises. Il s'agissait, en fait, d'un transfert de compétences aux adultes visant principalement la dynamique de groupe en développant l'autonomie du jeune et sa confiance en lui. À mon arrivée, cette entreprise occupait quelques jeunes et quatre formateurs. Quand je l'ai quittée six ans plus tard, elle comptait vingt travailleurs et quarante jeunes en formation. Elle fonctionne toujours dans le zoning de Lienne à Ciney. Ensuite, j'ai dirigé, dans la même ville, une maison des jeunes, une AMO (Aide en Milieu Ouvert). L'objectif prioritaire d'une AMO est d'aider les jeunes à s'épanouir dans leur milieu de vie et dans leurs rapports avec l'environnement social, notamment à l'école, dans la famille, les quartiers. Ce qui m'a amené à devenir le secrétaire régional du Mouvement Ouvrier Chrétien (MOC) de Ciney.

— **Qu'y avez-vous fait ?**

— J'ai développé des projets comme, par exemple, un apport pour les sans-abris. J'ai aussi créé au sein de *Loisirs et Vacances*, une structure de tourisme intégré, d'écotourisme, que j'ai appelée *Sens Inverse*, qui existe toujours. Fondée sur la marche à pied, la randonnée ou le trek en petit groupe, *Sens Inverse* propose au candidat voyageur d'aller à la rencontre de la nature, fidèle, autosuffisante, extraordinaire de force et de beauté, nourricière, porteuse d'émotions.

— **Et la musique dans tout ça ?**

— Un beau jour, en 2002, j'ai voulu changer. Était-ce la crise de la quarantaine ? Je ne sais pas. Je souhaitais que la rentabilité, tant sociale qu'économique, puisse vraiment

transformer la société... par la culture, par la musique. Je rêvais d'une société plus égalitaire, plus tolérante, plus ouverte sur les autres. J'étais un fan des musiques du monde. Et, cette année-là, j'ai flashé lors d'un concert de Manu Chao. Son album *Esperanza* m'a transporté. C'était engagé, énergique, métissé. À l'époque, je faisais aussi un peu de consultance en management et développement de projets. J'étais convaincu, ô naïveté !, que l'on pourrait lutter contre le racisme par la musique et la culture. Car le racisme est, pour moi, une résultante de l'ignorance. Un festival qui mettrait en exergue des musiques du monde permettrait d'abattre les murs des différences et d'ouvrir les horizons. J'ai donc ressenti le besoin de créer un événement imprégné de cette énergie, de ce style qui me faisait vibrer, de ce mélange de sons et de cultures.

— **Mais ce n'était pas votre métier. Peut-on, du jour au lendemain, se transformer en agent musical ? Il vous fallait aussi trouver un site pour accueillir cette idée folle.**

— Tout peut s'apprendre, je le vivais depuis longtemps. De plus, en 1979, j'avais vécu (déjà !) à l'abbaye de Floreffe lors du *Temps des Cerises*, festival né dans les années 70, dans la foulée d'une émission de radio de la RTB, *Marie clap'sabots*. Son slogan était une petite phrase du poète québécois Raoul Duguay : « *Si tu ne choisis pas ta longueur d'onde, c'est ta longueur d'onde qui te choisit.* » Avec Julos Beaucarne et d'autres chanteurs wallons, son animateur, Bernard Gillain, amateur de musiques folk et régionales, a fait déferler des flots de musiques et de chansons de Wallonie, de Flandre, de Bretagne, d'Occitanie et de bien d'autres régions du monde. Plus tard, j'ai assidûment fréquenté différents festivals, mais je n'ai jamais connu un lieu si magique pour organiser ce type d'événement.

— **Esperanzah ! n'est donc pas né d'une nostalgie du Temps des Cerises ?**

— Absolument pas ! Ce festival, nous le voulions à la fois éthique, engagé et ouvert aux musiques d'ailleurs, avec des arts de rue, un espace pour les enfants, un village des possibles, etc. La programmation de qualité se veut avant tout axée sur « *les découvertes et les artistes novateurs* ». C'est un événement porteur de « *valeurs de tolérance et d'ouverture aux cultures métissées et plurielles* ». Le tout au cœur d'un site remarquable et à dimension humaine, sans

« J'étais convaincu, ô naïveté !, que l'on pourrait lutter contre le racisme par la musique et la culture. »

publicité. Le public peut assister à tous les concerts, et les sponsors sont exclusivement éthiques. Nous voulons qu'*Esperanzah !* soit une poche de résistance culturelle, un espace d'émancipation, de liberté et de créativité. Loin de la culture marchande, business infernal aux mains de quelques multinationales.

— **Les responsables de l'abbaye ne craignent pas une « invasion barbare » ?**

— Pas du tout, au contraire. *Le Temps des Cerises* était encore bien présent dans leur inconscient, même si on était quelque trente ans plus tard. Et je donnais toutes les garanties de respect du site : la plupart des gens qui travailleraient à la technique et à l'organisation seraient des professionnels habitués à ce type d'événement. Les bénévoles seraient très bien encadrés. Il a fallu alors trouver des artistes.

— **Cela n'a pas été simple ?**

— Je me suis rendu avec notre projet, qui tenait sur une double feuille A4, au salon Womex, forme abrégée de *World Music Expo*, un projet de soutien aux musiques du monde basé à Berlin. Son principal événement est une exposition qui se tient chaque année dans différents lieux d'Europe. Le projet intègre des éléments du commerce équitable, des démonstrations, des visionnages de films, des sessions visant au développement de son réseau et une remise de prix. Les musiciens et leurs labels ont la possibilité de prendre des contacts en vue d'une éventuelle tournée internationale et la distribution de leurs albums. J'ai rencontré beaucoup de monde, principalement des agents belges d'artistes issus d'un peu partout, qui sont venus spontanément vers moi. La première édition du festival a rassemblé neuf mille personnes. Elle réunissait notamment Tryo, La Ruda Salska, Rêve d'éléphant Orchestra, Percubaba et bien d'autres artistes et groupes inconnus pour la majorité du public. À l'heure de boucler les comptes, cependant, nous avons dû nous rendre à l'évidence : nous étions en faillite. Toutes nos économies avaient fondu !

— **C'était la fin d'un beau rêve, en quelque sorte ?**

— Nous le craignons en effet. Cependant, certains professionnels rencontrés lors de cette première édition, des fournisseurs aussi, sont venus nous encourager et nous pousser à remettre l'ouvrage sur le métier. En 2003, nous avons donc créé une nouvelle ASBL, *Z !* Alors qu'au départ, on s'était dit qu'on déciderait chaque année si on repartait, ou non, l'année suivante, on s'est aperçu, vu l'engouement du public, qu'*Esperanzah !* répondait à un réel besoin. Nous avons été rejoints par des collectifs, des associations, des projets innovants. Ces rencontres humaines et collectives ont forgé « l'âme d'*Esperanzah !* ». Dix-sept ans plus tard, c'est devenu bien plus qu'un festival de musiques.

— **Cela reste difficile sur le plan financier ?**

— Il a fallu quelques années pour trouver l'équilibre. Mais nous y sommes parvenus, bien que les deux dernières années soient déficitaires. Il faut savoir que tout devient de plus en plus cher et que la concurrence est de plus en plus féroce. Les têtes d'affiche qui attirent du monde sont souvent hors de prix. De plus, les budgets sécurité ont vraiment explosé, même si nous sommes très différents des autres festivals. Notre public nous veut curieux et alternatifs. Nous menons des combats sociétaux, nous avons l'impression d'être le village des irréductibles Gau-

lois. Nous refusons les multinationales : par exemple, on ne trouve pas de Coca dans nos bars. Et le Comptoir des saveurs, qui fournit la nourriture aux festivaliers, répond au même principe. Son cahier des charges est très strict. Il est basé sur le commerce équitable, la proximité des origines des produits et le respect entier des conditions de travail des personnes.

— **Quelle est l'évolution artistique du festival ?**

— Avec les artistes et les groupes musicaux, c'est assez complexe : les intermédiaires sont nombreux et, malgré mon réseau de plus en plus large, il est très difficile de les contourner. On essaie de faire découvrir des gens inconnus du grand public, qu'on n'entend pas à la radio (sauf chez Didier Mélon). Nous misons sur l'idée que, même s'ils ne connaissent pas certains groupes, les gens viendront, car ils savent que ce sera génial. Nous voulons aussi mettre l'accent sur le caractère engagé des artistes.

— **Qu'est-ce que le Village des possibles ?**

— Il a été mis sur pied par des collectifs citoyens qui proposent des outils concrets afin d'encourager les comportements plus respectueux de l'homme et de l'environnement, via des animations, des débats, des conférences, des ateliers, des projections, etc. Nous sommes stricts sur les engagements des associations qui demandent à y venir. Nous tentons toujours d'aller plus loin pour gagner en cohérence et en efficacité, en construisant des partenariats multiples et variés. Sans cesse en phase étroite avec nos valeurs de base, pour démontrer qu'un autre monde est possible. Chaque année, d'ailleurs, nous déclinons nos différentes actions autour d'un thème. Se sont succédé : « La pauvreté, c'est nos oignons », « La musique, à quel prix ? », « Nourrir la planète n'a pas de prix », « Le travail décent, *Esperanzah !* s'engage ». L'an dernier, en toute dernière minute, nous avons modifié notre thématique. Un festival voisin avait été contraint de fermer ses portes pour cause de harcèlement sexuel agressif. Chez nous, nous n'avons jamais connu de plainte, ce qui ne veut pas dire que rien de ce genre ne se passe. Nous avons donc développé sur place le « plan SACHA » (Safe Attitude Contre le Harcèlement et les Agressions), autrement dit « le déclin de l'empire du mâle ». Nous avons été les premiers. Au point que les pouvoirs publics nous ont octroyé un subside afin d'utiliser notre nouvelle expérience dans d'autres lieux.

« Nous sommes très différents des autres festivals, nous menons des combats sociétaux. Nous avons l'impression d'être le village des irréductibles Gaulois. »

— **Aujourd'hui, comment se porte *Esperanzah !* ?**

— Très bien. L'ASBL *Z !* compte neuf personnes et fonctionne plutôt bien. Cette année, cependant, afin de ne pas retomber dans des excès financiers, nous allons retrouver nos fondamentaux d'origine avec une programmation constituée majoritairement de découvertes. C'est une nouvelle ouverture sur le monde avec vingt nations représentées. Même si se produiront Feu ! Chatterton et Les Ogres de Barback déjà présents en 2011, qui ont tenu à venir y fêter leur vingtième anniversaire. ■

Esperanzah !, les ve 2, sa 3 et di 4 août à l'abbaye de Floreffe, rue du Séminaire, Floreffe. ☎081.44.15.18 🌐www.esperanzah.be